

à l'écart

Virgine Luc

à Mathilde et Louis

« Un seul jour suffirait, un seul grand jour de vérité,
Les yeux paissant dans les fossés du ciel
Une seule journée de vérité avant la chute ».

René Guy Cadoux, « Poésie, la vie entière »

Avant-propos

Certains instants s'imposent à nous avec une certitude admirable.

Quelques fois, dans la lumière qui fait pleurer les feuillages du sanctuaire d'Isé, dans un sourire qui n'oublie pas ou dans les ruines de Beyrouth, dans la rencontre avec une œuvre ou un artiste, je me suis sentie ravie au monde, éprouvant une joie presque blessante.

Ce livre voudrait garder la trace de ces instants.



Syrie, décembre 2002

Au musée de Damas

Un visage de pierre et sa chevelure pétrifiée
dans le vent d'un temps millénaire
La tête radiée de Baal
Est-ce une tête en pierre ou une pierre en forme de tête ?
Dans la rumeur indéfinie du présent
Elle sourit le secret des hommes :
l'instant et l'éternité
la tête et la pierre



(...)

Alep

un café blanc

le parfum de fleur d'oranger

le salon de musique

les effluves âcres des narguilés

les hautes vitres embuées du Citadel Café

le dédale de ruelles obscur

les ombres noires aux mains gantées qui s'absentent devant moi

(...)

Apamée

Un puzzle de géant

Des pierres poreuses en face de l'oubli

Des blocs solitaires de granit

couchés de chaque côté de la voie pavée des Croisés

À genoux

Mendieurs d'azur

Autant d'énigmes de cailloux pour des royaumes perdus

Apamée

Pourquoi je pense à “ affamée ” ?

(...)

Palmyre

Les colonnes de Palmyre comme un défi
sentinelles d'un château de sable
posé sur le bas des nuages
Dans l'ombre de la reine Zénobie,
ensemble et séparé
présent pour être absent
chacun pense ses rêves
et cueille les reflets d'un soleil avare

Il nous faut franchir la porte d'Hadrien
effacer les mémoires
déchiffrer les palimpsestes de pierre conjuguant
l'araméen au grec
Et les inscriptions syriaques au tracé rouge fané
comme si le sang affluait dans les veines minérales
pour donner la vie

Avant la nuit surtout
on laisse derrière nous la route de Bagdad
qui s'enfonce vers l'Est dans la promesse du feu
et Némésis, déesse de la vengeance

L'air est pur après la pluie
Les lèvres engourdies du miel des dattes pleines
Seuls vestiges dans la poussière du désert,
les larmes d'acier où court le ciel embrasé
et les transhumances sous l'œil protecteur
du dieu Pan des bergers



(...)

Et puis il y a l'Euphrate qu'on a rêvé
et la pluie qui se moque du marbre antique
jusqu'au lever du jour dernier
percées ocres et cuivrées
les minarets qui disparaissent dans le rétroviseur d'Ayman
et l'appel à la première prière

Dijon, août 2004

Yan Pei-Ming, l'après-midi, dans son studio.
Une femme monochrome qui a bien failli ne
jamais exister.

« Elle n'a pas assez de force », dit Ming,
pinceau au poing. Vingt minutes de silence.
Il s'élançe contre le châssis de plusieurs
mètres carrés. Il recule, scrute la toile
du fond d'un fauteuil, bientôt du haut de
l'escabeau.

À nouveau, il charge. Ça va très vite. Sur la
toile brossée, des éclaboussures de peinture
rappelleront le combat. « Je peins comme
si je faisais la guerre. Il faut terminer
rapidement ».

Du pinceau ou de l'homme, on ne sait plus lequel des deux commande l'autre.

Il couche sa toile au sol. La femme nue, au sexe offert, est ensevelie sous les tracés gris blanc. Son corps disparaît dans le fond de la toile. Alors, elle n'existera pas ?

Il revient. Juste deux tracés gris pour prolonger ses cuisses jusqu'au bord du châssis, et deux traits ondulés pour rehausser sa poitrine large, et encore deux autres pour ajouter des coudes au corps funèbre et l'enraciner plus sûrement encore. Elle resurgit brusquement.

« C'est fini. Qu'est-ce que je peux ajouter d'autre ? » Elle a l'air d'avoir jailli d'un seul coup. Vue de trop près, on ne discerne qu'un amas de peinture. Il faut se reculer pour qu'elle existe.

Ming lui ressemble. À trop vouloir s'approcher, on risque de le perdre. Sa parole est hésitante. Il bégaie parfois, comme s'il était pris de panique à l'instant où les mots pourraient le relever. Mieux vaut s'asseoir dans un coin de l'atelier à le regarder danser avec ses pinceaux.

Il l'appellera peut-être « La femme offerte dans la mort ».



Bazerac, France, février 2005

Hier soir, dans l'atelier situé au premier étage de son manoir du XI^e siècle, Roman Opalka a peint, vers le milieu de la toile, le nombre 5 555 671. C'est la 227^eme toile intitulée « Détail », comme toutes les autres. Chacune d'entre elles étant le Détail d'un tout : le temps. Entre ce dernier, encore inachevé, et le tout premier, peint en 1965, quarante années se sont écoulées.

Au départ, il cherchait à capturer la matière du temps dans le grouillement de formes protozoaires et minuscules, quand il réalise qu'il lui manque l'essentiel : la « flèche » du temps. Il a 34 ans quand survient la révélation :

« changer les points en nombres et, là seulement, il y a la dynamique, l'expansion, la définition du temps irréversible ».

À chaque nouveau « tableau-compté », Roman Opalka ajoute 1% de blanc dans le fond noir de la toile qui s'éclaircit peu à peu. Aujourd'hui, il est devenu blanc, comme les nombres peints. Seule la faible brillance de la peinture acrylique permet de deviner l'inscription. Pour un temps seulement. Dans quelques heures, la peinture aura séché.

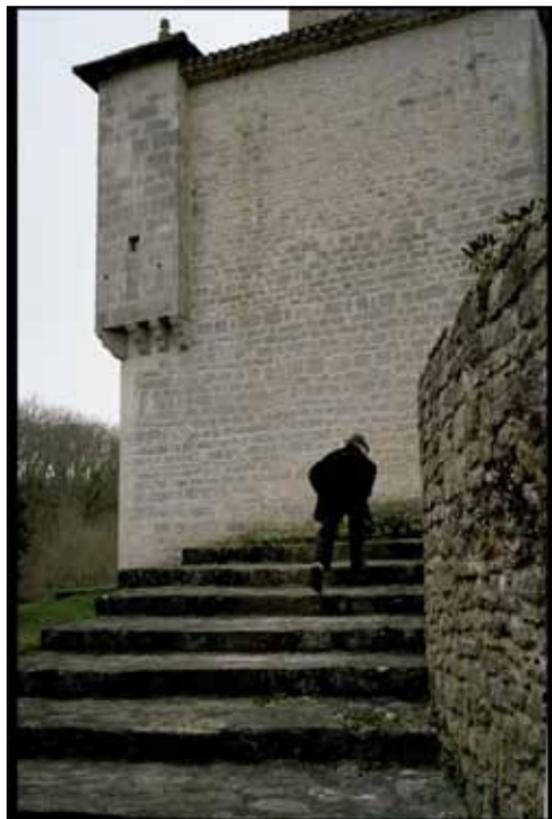
Comment dire ma peur devant la succession oppressante des nombres qui sont autant

de rappels à l'ordre, comme devant les monochromes blancs annonciateurs de la fin de plus en plus proche. Fascination aussi devant ses autoportraits toujours identiques (même cadrage, même lumière, même appareil photo, même chemise blanche, même expression depuis 40 ans) qui stigmatisent les représailles du temps qui passe.

Il parle peu de son enfance en Allemagne pendant la guerre, du camp d'Auschwitz dans la Pologne occupée où il est déporté à l'âge de 9 ans. « Même si je vous le décrivais, comment pourriez-vous soupçonner le réel ? La « rampe », la nudité des corps d'hommes, les ventres avec les sexes, les pieds et

les mains pas soignés, la mort honteuse. La plus grande difficulté, c'est d'avoir à supporter ce crime devant moi. Comment est-ce possible ? Sans doute, je me serais suicidé – comme Primo Lévi ou Paul Celan, naufragés en sursis dont l'acte n'a été retardé que par l'écriture – si je n'avais pas eu la chance de trouver mon espace-temps. À quoi peut-on se référer si l'on n'est pas croyant ? J'ai compris le sens de ma vie dans le non-sens de peindre une suite de signes logique. »

« Je ne peins pas ce que je vois, je peins ce que je suis. Du temps en expansion, un « étant », un petit big bang ». Il cite Parménide : « le 1,



c'est un tout en expansion ». C'est ce temps en expansion, cet être unique que j'exalte. Bien sûr, en tant qu'homme, je peux craindre la mort. Mais pour mon œuvre, la mort signifie son aboutissement. J'ai pensé la fin dès le début. Quand j'ai posé le chiffre « 1 », l'œuvre était déjà là. Seule la mort pouvait l'achever. Cette conne est devenue une collaboratrice, un instrument. J'ai fait un pacte avec elle : la mort m'a donné le sens de la vie, je lui ai donné la mienne ».

Demain encore il partira à sa rencontre. Il espère atteindre la série des 6000000. Il se tient prêt devant la toile d'où elle surgira. Il

l'attend sans révolte, sans ennui non plus. « On confond monotonie et ennui. La monotonie c'est le temps qui passe et que l'on goûte ».

Roman Opalka est mort le 6 août 2011.
Il avait atteint le nombre 5607249.

Lâhore, Pakistan, juillet 2005

Les jardins de Shalimar, abandonnés des dieux depuis longtemps.

Les fontaines muettes des terrasses vermoulues, le salon de musique silencieux de l'empereur Shah Jahan, le pavillon des danseuses oubliées, les vastes pièces d'eau croupie.

Inanité de la lumière, déchirée par les rires des enfants, ivres de la pluie chaude qui se met à tomber. Au-delà de la muraille-palimpseste, la ville s'épuise dans le fourmillement de la misère et la tempête des klaxons.

C'est dans les jardins que Le Vice-Consul tire avec une arme à feu sur des mendiants. Un acte « obscur, solitaire, abominable ». India Song. « J'ai tiré sur moi, à Lahore, sans en mourir ».

« C'est moi, Lahore ». Comme Elle est Nevers, et Lui, Hiroshima. Mon amour. Perdus et sauvés dans l'oubli.

L'esplanade rouge de la mosquée Badshahi – les pieds nus sur les dalles brûlantes. Perte de soi. Abandon à soi. Une force indicible ôte toute forme de résistance – comme la révélation des amants.

Lâhore, sans retenue, sans prudence. Effrayante, elle fraye un autre chemin. Le long du fleuve Ravi.





Jérusalem, octobre 2006

Il fait froid ce matin. Tôt, au Mont des Oliviers. Jusqu'à la dernière esplanade, qui surplombe le cimetière juif. Beauté des stèles sans ornement. Seuls des petits cailloux plats sont posés sur les cimaises. Au-devant, les crêtes sèches, le treillis noirci des sentes qui rayent les collines, le grésillement d'avant le désert.

Sensation de vide abrupt, face au vantail de l'horizon. Je suis seule avec le nom : YVH. Le Dieu, tel que révélé dans la Bible, est un dieu sans image. Sans parole : il est impossible d'en prononcer le nom, YVH. Il est l'Autre, hors d'atteinte. Dans le creux de la vallée, un berger nomade et un troupeau de chèvres se confondent avec les pierres et la brousaille.

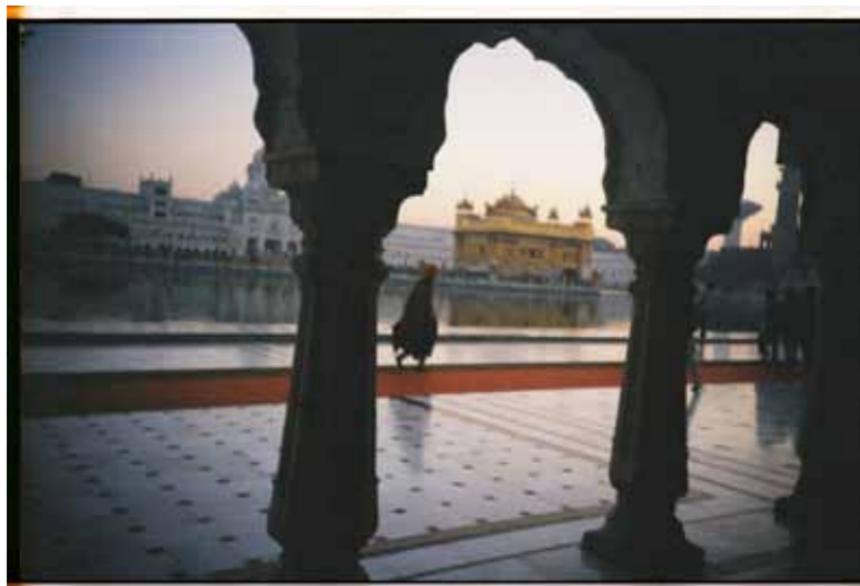
Dans la vieille ville. Jaffa Street. Je longe à contre-courant les échoppes, les façades muettes des maisons, les grillages, le flot de croyants. Corps ballotté, effleuré, bousculé. L'appel à la prière. Le chant rauque des muezzins et les échos des hauts parleurs, emplissent l'air. La ruelle est saturée. Des carcasses d'animaux dépecés sont pendues à des crochets. Violence des hommes habités, des femmes qui crient, des odeurs qui prennent la gorge. Mal au coeur. La ville est quadrillée par les forces israéliennes déployées en ce dernier vendredi de prière du Ramadan. Je suis dans un étai.

Bientôt la mosquée d'Al Aqsar, un piège vers lequel les hommes enturbannés accourent. L'accès est restreint par le gouvernement israélien. « Question de sécurité ». Parmi les musulmans, ne peuvent pénétrer l'enceinte sacrée que les hommes de plus de cinquante ans. Les autres sont refoulés. La tension monte.

Je marche et guette la sortie, Damascus Gate. Je me demande si cette manifestation de ferveur est d'aujourd'hui – à la veille de l'Aïd qui célèbre la fin du Ramadan dans la rancoeur d'un lendemain de guerre – ou si elle est de chaque jour en ce lieu.

Qu'est-ce que ce désir qui transpire dans la récitation et la piété ? Je veux dire, ce désir si fou qu'il lui est indifférent d'avoir été exaucé ? Qu'est-ce que l'expérience religieuse ? Une expérience intérieure ? Un état d'extase, d'innocence, de désintéressement ? Une expérience nue, libre d'attaches, d'origine même ? Croire en dieu, être croyant, c'est peut-être répondre de ce désir, de la folie de ce désir, de la fidélité à la folie de ce désir.

Jérusalem m'intimide. Ici, contre son gré, on cherche un dieu.



Amritsar, Inde, décembre 2006.

Vers le Saint des saints. Vers l'Akal Takht, le temple sikh. Son reflet d'or dans les eaux calmes du bassin d'ablutions qui l'entoure. On y accède par une longue passerelle à double sens aux garde-fous finement ouvragés.

4h30. Une litanie de prières et de chants, douce comme une souffrance, rythmée par le tambour et modulée par l'orphéon, se répand dans la nuit. Les corps somnolents contre les parois de marbre gris et rose. On dirait une ruche assoupie. Soudain, les longs voiles sur les cheveux ou les épaules se gonflent comme d'un coup de colère. La farandole des turbans colorés des hommes prend de la vitesse ; les pas de la foule, encore paisibles il y a un instant, donnent brusquement l'impression d'un ressac.

Le Jathedar, chef temporel et spirituel de la communauté sikh, entre en procession, suivi d'un cortège impressionnant de fidèles. Il porte le Granth Sahib, le livre sacré, jusque dans le Temple d'or. À l'intérieur, les rajis, assis en tailleur, pincent les cordes de leur instrument. Hommes et femmes s'abîment dans la prière, enveloppés dans de grandes couvertures, comme un voile de poussière.

Le soleil est déjà haut. Sur la parikrama, la promenade de marbre chauffée à blanc autour du bassin, des balayeurs rafraîchissent les dalles à grands coups de seaux d'eau. Le temps des hommes a repris. On perçoit au-dehors les cris des marchands et de la circulation.

Rendue à l'agitation de la ville. Fournaise, corps décharnés, regards aigus, mains tendues, concert de rickshaw, vélos, attelages, klaxons. Des chiens errants dans les venelles. Et, au beau milieu du désordre, le sourire de Paul. Il semble me sourire et, plus encore, sourire à la vie on dirait, à la terre qui tourne et abandonne le soleil, au vent doux qui se lève et rafraîchit nos corps.

Kollam, Kerala, janvier 2007

Dans l'état rouge de l'Inde, l'ashram d'Amma, sainte hindouiste. Une semaine entre parenthèses. Tenue longue et blanche de rigueur, diète, yoga, méditation et le « darshan », l'étreinte délivrée par « la mère de tous ».

Chaque jour, devant le temple hindouiste, des centaines de personnes attendent leur tour pour vivre le darshan. Amma panse la faille, la fêlure au-dedans de soi. Dans ses bras, certains sont en larmes, d'autres sur le point de s'évanouir. Tous sont en joie.

Certaines choses s'enfuient dès qu'on se met à les attendre. Je n'attends rien. Je m'impose seulement de m'abandonner sans retenue. Pas facile d'être libre, d'oublier le regard des autres et le sien. L'instant est là. À vivre contre sa poitrine.

Doucement, ses mots que je ne comprends pas, la paume de sa main dans mes cheveux et, au fond de moi, l'éboulis de pierres.





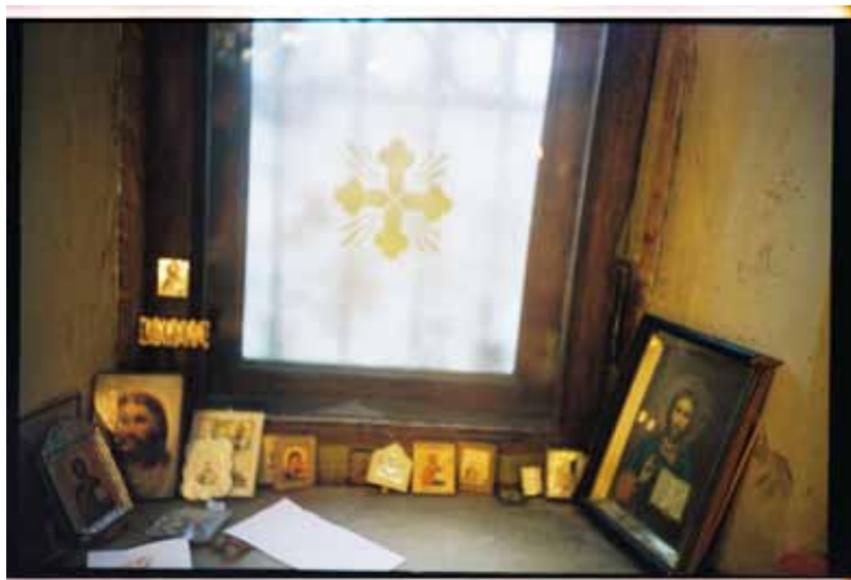
Moscou, Russie, février 2007

Les tourbillons de neige impriment le blizzard et blessent les visages. Des laisses de brouillard s'étirent sur le fleuve Moskova. À l'intérieur de l'église refuge de Saint-Joseph, la foule de fidèles se presse, chaude. Les faces brutes des vieilles femmes, coiffées de fichus de laine, leurs mains rêches jointes sur la prière. À genoux, comme on embrasse une plaie vive, elles posent leurs lèvres sur la croix que leur tend le Patriarche orthodoxe Alexis. Entêtement des encens, des cierges, des icônes, des enluminures. Entêtement de la foi. Et le chant du chœur qui vient de si haut qu'on oublie qu'il n'est pas éternel.











Rome, Italie, avril 2007

Rome et les statues dédaigneuses qui nous tiennent en respect dans la gangue urbaine. Les ombres blanches et noires qui glissent dans les églises innombrables, les capuches brunes comme des cercueils ouverts sur des visages lointains.

En ce Vendredi saint, le Pape Benoît XVI s'apprête à prononcer l'homélie dans la basilique Saint Pierre devant un parterre de VIP. Dans la nef centrale, entre les gardes suisses immuables, roides comme les lances qu'ils tiennent serrées contre leur torse, une armée de robes longues et noires, rehaussée de talons hauts, s'installe aux premiers rangs. Bruissements des étoffes, effluves de parfum, baise mains, sourires contrits recouverts de mantilles. Les hommes enfâtés en smoking et nœuds papillon, boussoles au bout de maillons

d'or et souliers vernis rutilants, comme le marbre des statues antiques qui sainte. Bientôt, une vague sang de cardinalices et de toges : cardinaux et évêques, lentement, prennent place autour du tombeau de Saint Pierre. La lumière de la fin du jour filtre le vitrail et inonde le chœur. Je pense à Christian Bobin qui écrit dans « L'éloignement du monde » : « La sainteté a si peu à voir avec la perfection qu'elle en est le contraire absolu. La perfection est la petite sœur gâtée de la mort ». Plus tard, dans le jardin de l'Aventin qui surplombe la ville éternelle. Là, il y a des amoureux qui s'installent dans l'ombre des orangers pavoisés de fruits mûrs.











Isé, Japon, mai 2007

Franchir le seuil. Passer le Dorii, l'arche de bois gris, remonter le sentier et le vent anémone jusqu'au sanctuaire de la déité Amaterasu. On n'y pénètre pas. Seuls les membres de la famille impériale et le Daiguji, Grand Prêtre shinto, peuvent s'y rendre pour nourrir les kamis (les esprits) qui habitent le temple.

Immensité de la nature. Les feuilles des arbres luisantes de soleil comme si elle pleuraient. Densité du silence souligné par le bruit de mes pas sur le gravier ou le goutte-à-goutte d'un lointain tambour. Le silence ici favorise moins le repli sur soi que la contemplation vide du dehors.

Isé, où l'on écoute le vent au-dehors et au-dedans.









Beyrouth, Liban. Juin 2007

Collines blanches tachetées d'immeubles à l'Est. Et au-delà, les contreforts du Mont Liban. À l'ouest, la Méditerranée et ses éclats incendiaires. Au Sud, Beyrouth en ruine.

C'est là que vit la communauté musulmane chiite et que sont provisoirement installés les camps de réfugiés palestiniens. On reconnaît les immeubles habités aux grands rideaux extérieurs sur les façades, délavés par le soleil et la poussière, gonflés par le vent comme une lente respiration. Le quartier est un vaste chantier : parpaings, murs-cicatrices, façades éventrées, criblées d'impacts de balles, escaliers tronqués et fenêtres qui donnent sur le vide. En bruit de fond, le ballet continu des pelleteuses



et marteaux piqueurs. Le ciel est emmêlé dans un écheveau de fils électriques. Partout, des affiches grand format à l'effigie des ayatollahs, des portraits des martyrs et des slogans révolutionnaires graffités sur les murs. La ville est un livre palimpseste qui contient les stigmates de la haine et raconte l'histoire d'une guerre éternelle.

Mercredi 13 juin 2007. Un nouvel attentat à la voiture piégée contre un membre du Parlement libanais, Walid Eido – anti syrien, proche de Rafic Hariri (le Premier ministre, sunnite, assassiné le 14 février 2005). Il est mort ainsi que son fils et neuf autres personnes. Depuis mon hôtel, le Golden Piazza, situé le long de la voie principale de Beyrouth sud, j'entends les sirènes de police et d'ambulances. Couvre-feu. J'attends.







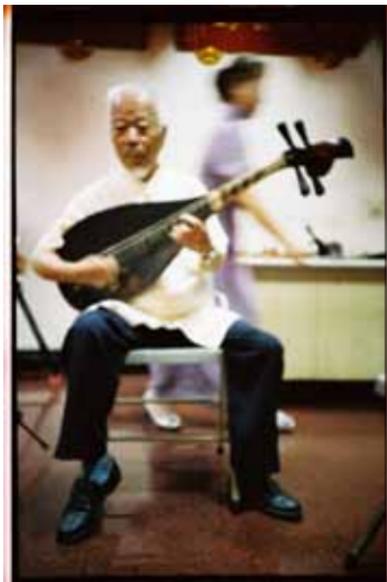


Tainan, Taiwan, juillet 2007

5h. Au dernier étage de sa modeste maison, le maître Chen, vêtu d'une robe de soie noire et bleue, coiffé d'un drôle de petit chapeau, récite un extrait du « Livre de la sérénité et de la pureté perpétuelles » et purifie le lieu avec de l'encens. Face à l'autel, il se met à chanter, frappe le tambour et la cloche pour délivrer les énergies du cosmos et appeler le chaos.

Il est « le postier du ciel », celui qui gère « la bureaucratie céleste » (les divinités) et une centaine de « grottes des dieux » (les temples).

Cérémonie du thé autour des « Moon Cakes » avant que le maître ne s'échappe à vélo vers le parc Zhong-shan pour faire sa gymnastique



matinale. Dans le taoïsme, loin d'être banni, le corps est un instrument de connaissance spirituelle. Le souffle, QI, est ce qui permet de remonter à la source, à l'origine des origines, à la vie intra-utérine. D'où la nécessité de pratiquer des exercices physiques, des arts – « la musique, le chant, l'amour ». Autant de chemins qui mènent à l'union cosmique et rendent l'être humain complet.

Aujourd'hui, c'est le premier jour du sixième mois lunaire. Autrement dit, dans le langage des astres, le moment le plus propice pour inaugurer un temple. Le maître orchestre la cérémonie au cours de laquelle il va « insuffler une

âme et ouvrir les yeux » des divinités de plâtre nouvellement installées. Tout le quartier en liesse se presse aux abords et à l'intérieur du temple. Moiteur de l'air (38° malgré la nuit qui s'avance), saturé de chants, de pétards, de tambours... Des chariots de procession, des marionnettes géantes aux yeux immenses peints au noir tentent de se frayer un passage.

Dans la foule, les visages ensanglantés des jeunes prophètes qui se taillaient le front à l'aide d'une épée et attise le flux sanguin en versant quelques gouttes de vinaigre sur la plaie. Vertige. Quelqu'un m'a tendu la main.



« Jadis, Tchouang tseu rêva qu'il était un papillon, un papillon qui voletait de-ci de-là, et il se sentait joyeux, tout en accord ! Il ne se savait plus Tchouang. Tout à coup, il se réveilla et se retrouva étendu ; il était soudain redevenu Tchouang. Il ne savait pas si c'était Tchouang qui avait rêvé qu'il était un papillon ou si c'était le papillon qui rêvait qu'il était Tchouang »

Le Livre de Tchouang tseu



Hiroshima, avril 2006

Le Palais de l'industrie – seul monument à être resté debout. Des cars de touristes japonais près du Musée de la Paix. Des modèles réduits dans des boutiques de souvenirs. Hiroshima reconstruite. Banalité de la ville nouvelle.

Ils sont venus, près de soixante-dix, les hibakusha, les « irradiés ». L'un après l'autre, au Musée de la Paix. Tomoko, en traduisant leurs propos, s'est effondrée. Impossible de formuler les cris des corps tordus dans l'agonie, la crispation spasmodique de ce qui avait été des doigts, la course désespérée vers le fleuve.

L'un des Hibakusha, témoin du champignon, à seulement 2 Km de l'hypocentre, me dit : « c'était beau ».

Les sept branches de l'estuaire en delta de la rivière Ota se vident et se remplissent. C'est la fin de l'hiver et les premiers pétales des cerisiers me réjouissent. Il est 8h15. Les cloches carillonnent, comme chaque matin depuis.

Paris, décembre 2007

Déserté cette période de raz de marée et de vœux les plus sincères pour trouver refuge auprès des livres.

L'un d'entre eux. « La Côte sauvage ». Le premier et dernier roman de Jean-René Huguenin, écrit en 1960, à l'âge 24 ans (l'auteur s'est tué dans un accident de voiture deux ans après). Une brûlure, un drame secret entre un frère et une sœur sur fond de paysage de Bretagne. Dans le tremblement de la lumière, le vol d'hirondelles est une vague d'écume, la mer est le ciel, le profane le sacré. Un roman d'amour en creux pour approcher la mort.

Curieuse résonance qui, parfois, s'instaure avec certains livres. On prélève une phrase qu'on pose sur son cœur comme un baume.



« Elle a sans doute ce sourire rêveur et chagrin qu'elle réserve à ce qu'elle quitte, comme si déjà elle ne contemplait plus la mer mais le souvenir de la mer (...) Elle n'ose plus bouger, ni parler, un peu par tristesse et surtout parce que la souffrance l'intimide ».

Namibie, Afrique, janvier 2009

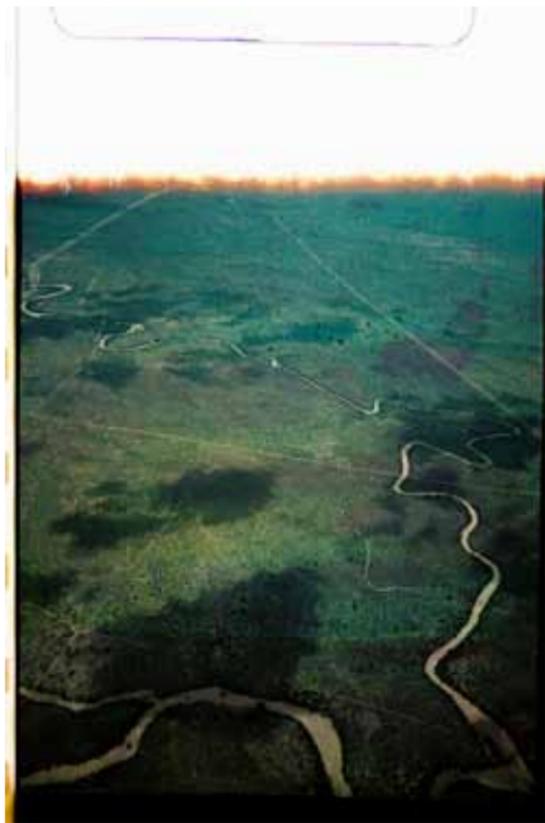
A Ootjite, il n'y a rien. Rien qui ne vienne entraver le regard, retenir les pensées ou enrayer l'atonie du ciel.

Ndei Ndiaombe est le chef du village. Ses parents, ses deux femmes, ses sœurs, ses six enfants, et trois autres familles sont les siens. « Nous ne sommes qu'un seul corps ». Il ne sait pas quel âge il a. Une carte d'identité depuis peu (« né à Orombamba le 17 septembre 1932 ») mais il ne sait ni lire ni écrire. Il sait d'autres choses : communiquer avec les ancêtres autour du feu sacré, délivrer une âme possédée par l'esprit d'une hyène ou d'un chacal, lire la venue de la pluie dans les tripes d'une chèvre...

– « Vous avez du bétail ? » il me demande. « Vous cultivez du maïs ? Et votre famille ? Vous ne vivez pas avec vos frères et sœurs, ni avec vos grands-parents ! Votre mari n'a que vous comme épouse ? Vous n'avez pas de « belles femmes » ! Vous ne connaissez pas vos voisins... Mais vous êtes orpheline alors ! »

Mukuna, 18 ans peut-être, s'est approchée de moi. Ses gestes lents et sûrs calment l'espace. Elle caresse mes cheveux lisses. Elle rit et tisse des tresses minuscules. Mon visage qu'elle enduit d'ocre, comme un baptême. Je m'appelle « Kasukona ».





Le silence m'a gardé quelques jours dans l'enceinte du Kraal et de longues nuits sous une tente dressée un peu à l'écart du « village ». Chaque jour répétait le précédent. Quelquefois, les jeunes filles venaient jusqu'à ma tente. Une dizaine, entre 4 et 18 ans. Elles s'alignaient en rang. Le rythme s'ouvrait dans les battements de leurs mains. Les chants rattrapaient le tempo, le soulevaient dans des modulations aigues. La danse pouvait commencer.

Des petits pas nus et serrés dans la poussière. Une à une, elles se détachaient du rang et progressaient en tournant sur elles-mêmes, tout le corps ondulé, avant de s'immobiliser

et d'être rejointes par la suivante. Un après-midi, le chef du village est venu, accompagné de l'une de ses femmes, Kohingua - un œil bleu blessé, l'autre noir intact. Elle jouait du djebé. La ronde sans fin jusqu'au soir.

— Vous reviendrez ? me demande Ndei. J'aurais voulu lui répondre que je partais sans le quitter mais je n'ai pas trouvé les mots sur le moment. C'est seulement plus tard aussi que j'ai su. Ce que je croyais être de l'ennui était le goût du temps sans emphase, libre. Et ma présence, qui me semblait si vaine dans l'instant, Ndei avait su la rendre nécessaire. « N'oubliez pas votre nom himba ».

Orissa, Inde, mars 2009

Les regards au noir des Kondh, les femmes
des rizières aux veines gonflées comme des
serpents, le silence rivé de la plaine,
l'efflorescence des corps dans la danse, les
pierres sculptées d'extase dans le temple
tantrique, la défaite de l'ombre, l'océan viril
– son chant, « Om », ou le son ininterrompu et
incrée. Est-ce le son de l'éternité ?



















Naples, Italie, mai 2009

Insolente et généreuse, mafieuse et fervente, sismique et liquide. Naples, où « les femmes savent être plus féroces que les hommes et les hommes plus putes que les femmes », dit Erri de Luca. Avec lui, la traversée de la ville. Son écriture est un instrument à vent, une voix de départ. Ses phrases ne sont pas plus longues que le souffle nécessaire pour les dire. La ville et ses habitants y sont pour quelque chose dans cette respiration apprise là – soupirs de soulagement, bouffées de colère, catarrhes de toux et d'éclats de rire, air salé avalé en silence. « Mon écriture vient de l'haleine soufrée de la solfatara, de l'oxyde de carbone d'un brasero allumé

dans les petites pièces des ruelles glacées et qui asphyxiait. Elle vient du souffle de café torréfié chez soi, du gargouillement de la casserole où bout toute la nuit la sauce épaisse pour le dimanche à la chaleur d'une bougie. »

Non loin du Duomo, les hommes en secret jouent encore à la morra. Peu de signes extérieurs de la mafia napolitaine si ce n'est des vendeurs de cigarettes à la sauvette et quelques vitrines de primeurs aux étals muets...

« Gloria al Padre al Figlio e allo Spirito Santo ». C'est le jour de la procession : toute la ville achemine, jusqu'à l'église Santa Chiara, les précieuses fioles contenant le sang



miraculeusement liquéfié de San Gennaro. Les familles, sur les pas des maisons et aux fenêtres, saluent le cortège mené par les veuves voilées. Pluie d'applaudissements et de pétales. « La couleur de Naples est le rouge de cire à cacheter du sang de San Gennaro, le rouge porcelaine du sang des anchois éventrés dans les pêcheries. »

Depuis le sommet de la ville, de plein fouet, s'offrent la baie et l'ombre du Vésuve. « Naples est féminine, concave par sa géographie, et masculine par la mer qui la remplit. Naples est deux sexes dans un même corps, c'est Adam avant de se diviser par une côte. Ce n'est pas un cas d'hermaphrodisme, mais de contagion d'un sexe vers l'autre ». La mer thyrrénienne nous attire comme un aimant. Jusqu'à l'extrémité de la

jetée à Mergellina. À cet endroit-là, la ville s'arrête d'un seul coup, elle se tait, elle se rend devant les vagues qui aboient contre elle pour la maintenir loin de la frontière... Naples n'est à personne, pas même à ses habitants, elle n'est pas non plus à l'Italie, elle n'appartient qu'à elle-même. « La ville est au golfe qui l'enserme et au volcan qui lui promet les plus grandioses funérailles, un adieu de feu, flammes et ténèbres de cendres, digne du Golgotha et de la Terre Sainte. »

À peine, on ressent le bradyséisme des champs volcaniques aux abords de la ville : un tremblement de terre profond, presque imperceptible, et qui pourtant fissure les murs.













Sahara, septembre 2009

Hoggar, le Très-Haut.

Au sommet du plateau de l'Assekrem. Paysage de démesure : pics, gouffres, collisions de roches... Un vrai désastre tellurique. Quel djinn a pu concevoir pareille extase de pierres ?

Ténéré, l'Ailleurs.

« Emrar », première lumière. Brahim allume un feu à l'aide de quelques brindilles d'acacia précieusement ramassées la veille. Il prépare du thé. Le crépitement des braises, la fumée qui court sur le sol en anneaux bleus, éparpillent l'obscurité. A genoux, une poignée de sable en guise d'eau, il lave à trois reprises ses mains et son visage avant de s'incliner vers l'Orient. La lumière épaissit comme du lait.

« Tarut », midi. La terre et le ciel se fondent en un carré d'absence. Je marche sans ombre au bord de ma disparition, plus très sûr du jour qu'on est en train de vivre.

« Egadam ntafouk », coucher de soleil. Le ciel fauve. Les ombres vont grandissantes. Nouvelle halte à l'approche de la nuit. Nouveau royaume éphémère. Une galette de blé dans les braises, sous le sable. Mélancolie sans objet qui ressemble curieusement à la soif. Les hommes assis autour de la tamenast dorée. Ils ne se disent rien. Ne veulent rien. La soif a durci leurs lèvres.

« Ammas n ehod », mi-nuit. La nuit dissidente au bord du sommeil et les compagnies d'étoiles dans l'écoulement du silence. Heureuse lassitude d'un jour de noces avec le monde.

Le désert est un immense péril qui sauve. Ne pas oublier l'extase des montagnes, la crête durcie des dunes en forme d'épée, la marche sans fin et les syrtes de l'exil, l'amorce du chant de Shadika et les essaims de silence dans la paume du sable, les fleuves morts, les gens des confins. Et l'aurore, la plus ancienne et la plus neuve.







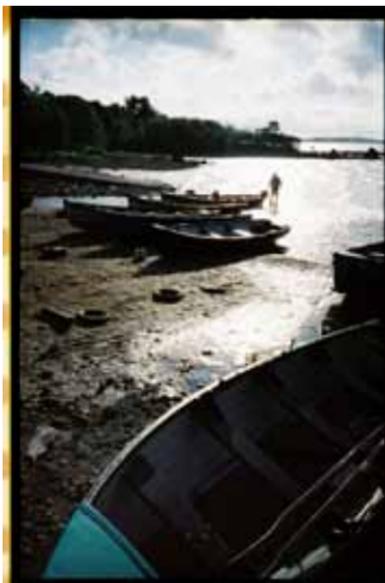




Terre de feu, Chili, février 2010

On est au commencement du monde. Comme
au commencement de l'amour. De celui
qui sera sans suite et, donc, sans fin.



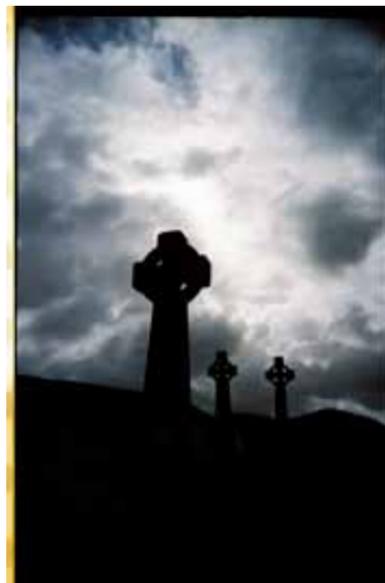


Irlande, juin 2010

Baie de Ballyvaughan, dans le comté de Mayo. Le ciel est sale, la lande boueuse. Il n'y a rien, seulement des saignées de tourbes et des murets qui quadrillent la terre.

Je bois l'air chargé de sel et d'algues rousses. J'entends les cris des Fous de Bassan ou bien les hurlements de la terrifiante Banshee ? J'entends le bruit du vent au faite des ifs noirs ou bien le chant de Molly ? Le vent encore. Il effleure une zone nue, intime, possessive qui est demeurée intacte au fond de moi.

À l'extérieur d'un cimetière marin, une petite croix de bois est plantée à même la terre, entre les pissenlits : « Pavel Urban 28.3.1977 - 24.9.2006 » et, au-dessous, l'épithaphe au noir : « Be loyal to yourself ». Je comprends : « Reste fidèle à cet instant ».



Yosemite Park, Usa, janvier 2011

« Les étoiles sont les sommets de merveilleux triangles »
Henry David Thoreau.

Capri, Italie, avril 2011

La nuit est prête à engloutir la mer,
à moins que ce ne soit le contraire.



Chemin de Compostelle, France, Espagne,
juillet 2011

« Tout ce qui s'élève converge »,
Theihard de Chardin.

Col de Roncevaux. La montagne en son
sommet est prise dans des lacets de
brouillard. Les nuages aux formes
mouvantes ressuscitent, un temps, la
bataille légendaire qui opposa l'armée
de Charlemagne, commandée par Roland,
aux Sarrasins et Vascons, dépeinte dans
la Chanson de Roland. Le tableau se
disperse et s'évanouit dans le vent,
comme le jour qui finit et sonne l'heure
de la prière des pèlerins, officinée par
le Supérieur Navarro dans la collégiale
Santa-María.





HOLDAN

778 1967

« Tous ceux qui se rendent à Compostelle, approchez ». L'assemblée se dispose en demi-cercle autour du Supérieur. Il bénit notre voyage. Je reste incrédule jusqu'à ce que les chants à capella s'élèvent, puis les étains des orgues. Les dernières phrases de la Messe de Mozart envahissent l'espace et laissent croire en la beauté.

Au-delà de Burgos, le chemin s'éprend de la Meseta — la plaine immense. Le soleil irradie comme un ostensor. Une trame duveteuse et moirée s'étire dans le ciel. Le blanc trouble un peu le bleu, le rend plus incertain, plus désirable. L'horizon ne cesse de reculer. Je maudis ce double qui me suit, parfois me précède, jamais ne me lâche : mon ombre, qui pèse et ralentit la cadence.

Il pleut sans discontinuer sur Santiago de Compostela. Depuis le parc d'Alameda, j'aperçois les lances de la cathédrale gothique. Une volée de marches mène jusqu'au tombeau présumé du fils de Zébédée.

On dit que le Camino se poursuit jusqu'à l'océan Atlantique. Les pèlerins du Moyen Âge avaient pour coutume de rapporter comme témoignage de leur voyage des coquilles de pectens, qu'ils fixaient à leur manteau ou à leur chapeau... Il ne reste qu'une centaine de kilomètres pour rejoindre Fisterra, là où la « terre finit ».



Sichuan, Chine, novembre 2011

La montagne du Sichuan reste imprenable. Seuls demeurent les instants furtifs de ses apparitions. Et c'est le ciel qui en décide, quand la brume relâche son étai autour de la chaîne Minshan pour livrer à l'oeil des fragments de son corps de pierre.

Alors, ici et là, surgissent des îlots de terre : pics crénelés, versants abrupts, flancs piqués de forêts sombres. Les vallées et les lacs, eux, patientent. Seul le bruit de l'eau jamais ne s'interrompt. Nuages, eaux vives, sources invisibles, et ce grand vent torrentiel, dévalent les marches du Tibet.

Le paysage, en ce début d'hiver, est presque monochrome. Il se déroule de haut en bas, comme une estampe ancienne, aux aplats de



couleurs subtiles. Il n'y a aucun effet de perspective, aucun mirage fuyant. Le paysage se tient droit.

Les lacs en terrasse déclinent les nuances du ciel – glacis lisse et suave, comme si l'eau se souvenait avoir été sève et végétal, résine et parfum. L'air est rare. Au corps, à l'esprit, la nature impose son rythme, l'économie du souffle, des gestes et des paroles.

En dehors de la « Région Autonome du Tibet » frontalière, c'est ici que se concentre le peuple tibétain, installé depuis des millénaires, bien avant que le Xikang – sud de l'ancienne province tibétaine du Royaume de Kham – ne soit adjoint à la Chine.



Ce sont les femmes qu'on remarque d'abord. Des femmes longues, aux cheveux nattés, le visage laqué par le vent, les pommettes hautes rougies par le froid. Elles sont la force vive.

Chez Zhuo et sa mère. Dans la pièce commune aux murs chargés de suie. Autour du poêle, un verre d'eau chaude. Le silence n'obscurcit pas. Pas plus que la pénombre, qui garde intacte la mémoire et la chaleur. Peu à peu je discerne, suspendue au mur, une peinture sur soie du palais d'hiver du dalaï-lama, le Potala à Lhasa. On ne parle pas – à voix haute – des récentes immolations de moines et de nonnes dans la région.

Certaines choses demeurent hors d'atteinte, hors de possession. Ainsi la montagne née de la brume, l'ondulation du vent dans les mantras, la résistance de Zhuo.



Pagatonie, Argentine, février 2012

Dans la plaine sans fin – vertige horizontal – aucun obstacle n'intercepte la vue. Les oiseaux ne risquent pas de se perdre de vue et donc n'ont pas besoin de s'appeler continuellement. Ils sont muets.

La nuit noire coud le ciel à la terre et les étoiles sont debout.

Il ne se passe rien.

Kyoto, mai 2012

Les journées roses des cerisiers en fleurs se sont évanouies. L'air reste imprégné d'une douce senteur de glycine et de poudre de riz, ressuscitée ce matin par la nyubai, la pluie chaude de mai.

Je marche le long de la Kamogawa, sombre et noueuse. Elle traverse l'ancienne Cité impériale avant de se scinder en deux rivières. Le silence est particulier. C'est un autre silence, qui jamais n'est hostile. À intervalles réguliers, le gong des temples multiplie l'espace. Les sons n'agressent pas, ils viennent se mouler puissamment dans le silence. On croirait même les reconnaître : ils semblent provenir de nous-mêmes, comme les battements d'un cœur.



Le Jardin de pierres du temple Taizô-in.
La pensée ondule sur les vagues blanches.
Un camélia rouge est tombé sur la mer de
pierres et aiguise la mélancolie.

Parcimonie des bruits, des images, des
couleurs, des gestes, des mets... L'harmonie est
délicate. Il passe dans tout ce raffinement
comme un fil de tristesse. « Mono no aware »
ou la beauté poignante des choses fragiles.





(...)

Il y a les ombres ciselées de l'érable sur l'étang.
Il y a des baisers coulés dans le silence
et un grand ciel de printemps au fond du lendemain.





Corée du Sud, octobre 2012

La Mer de l'Est à la dérive de sa jetée
La forêt au-delà du 38ème parallèle absorbe la Zone
Dentelle fiévreuse des cimes et nœuds de pierres
Morsures du froid et l'alcool rouge de l'automne
Haein-sa, le temple de la montagne
Où l'on entend les étoiles grandir et l'espace glisser

Postface

Je n'oublie rien de ces éclats de forces qui déchirent la toile du temps et de l'espace. Ce sont des faux pas de l'esprit, des interruptions dans le flot délétaire du quotidien qui nous fait mettre machinalement un pied devant l'autre.

À mi-route, pourquoi avoir voulu me retourner pour retenir ces flagrants délits de vie ? Peut-être ai-je enfin découvert la douceur d'avoir derrière moi un long passé. Souvent, à l'improviste, je l'aperçois en transparence au fond du moment présent : il lui donne sa couleur, sa lumière comme les roches ou les sables se reflètent dans le chatolement de la mer.

Ces instants d'une vérité parcellaire me soufflent une autre évidence : ce n'est pas parce que la vie a un sens qu'il faut l'aimer. C'est pour qu'elle en ait un qu'il faut l'aimer, absolument.

Le jeu est à lui-même sa récompense, le voyage à lui-même son propre but, comme l'amour est à lui-même sa propre réponse.

V.L.

Paris, novembre 2012



